

E/1971.05 — André Malraux : «André Malraux parle de De Gaulle. Propos recueillis par Jacqueline Baudrier», in *Lectures pour tous. Constellation* [Paris], n° 208, mai 1971, p. 68-73. (Re transcription d'un entretien accordé à Jacqueline Baudrier pour la télévision.)

André Malraux

André Malraux par de De Gaulle

La parution du livre d'André Malraux intitulé *Les Chênes qu'on abat* (Gallimard, éd.) et qui est en somme une grande interview du général de Gaulle, est un événement. Le face à face de l'Homme du 18 juin et de l'auteur de *La Condition humaine*, sept mois après que le Général eut quitté l'Elysée, a été pour eux l'occasion d'un dialogue qui permet de mieux saisir les contours de ces deux personnages exceptionnels. André Malraux a été interviewé lui-même à ce propos devant les caméras de la télévision par Jacqueline Baudrier, directrice de la 2^e chaîne. Les lignes qui suivent sont tirées de la retranscription de cet entretien.

J. Baudrier — Vous avez écrit, à propos de ce livre : «Ce livre est une interview comme *La Condition humaine* était un reportage». Mais dans une interview, un journaliste a toujours une question qui lui brûle les lèvres. Quelle est la question que vous aviez envie de poser au général de Gaulle ?

A. Malraux — Ce n'est pas de même nature. Le journaliste arrive avec des questions, tandis que mon dialogue avec le général de Gaulle n'est pas du tout un dialogue de questionneur. D'abord, dans le livre, je parle à peu près autant que lui... Et puis, d'autre part, à plusieurs reprises il fait ce qu'il a fait toute sa vie : des exposés. C'est complètement différent d'une interview. Depuis que je connaissais le général de Gaulle, depuis vingt-cinq ans, il y a toujours eu un certain mode de conversation avec

lui : au moment où son visiteur, quel qu'il soit, arrive, il lui expose ce qu'il a à dire, et la conversation commence après. Ce fut absolument le cas; je ne pose pas de question au départ, c'est lui qui parle. Nous allons dans son bureau et il s'explique sur ce qu'il appelle son drame avec la France.

J. Baudrier — Après, vous lui avez dit : «Pourquoi êtes-vous parti sur un référendum épisodique à propos du Sénat ou à propos des régions ?»

A. Malraux — A quoi il répond : «En fait, parce que c'était absurde et que plus c'était absurde, plus il était clair que le problème n'était pas là». Mais il ajoute : «Le référendum vrai n'était pas sur les régions, ni sur le Sénat, il était sur la participation, et je me suis trouvé en face de l'ennemi vrai que j'ai eu pendant toute ma vie, qui n'est ni à droite ni à gauche, et qui est l'argent».

J. Baudrier — Est-ce que vous avez rêvé, à un moment donné, espéré, que le général de Gaulle entrerait en lutte, en conflit avec le capitalisme ?

A. Malraux — Lui considérait que ce conflit n'avait jamais cessé et je pense que, dans une certaine mesure, il a raison... Vous me posez, en ce moment, deux questions différentes, séparons-les bien. Premièrement, est-ce qu'il y a eu une action du général de Gaulle contre le capitalisme ? Réponse : non. Le général de Gaulle n'a jamais posé le capitalisme en termes marxistes, puisque, d'une façon obsédante, il disait : «Moi, je suis venu pour rassembler les Français et pas pour les diviser». Son opposition à l'idée de lutte des classes n'est pas une opposition idéologique; il trouvait que la lutte des classes était une idée forte en tant qu'idée d'historien; c'était une opposition de tempérament absolument fondamentale.

Mais il y a une autre question que celle du capitalisme : il y a les capitalistes. Eh bien, je ne crois pas que le temps que le général de Gaulle a passé au gouvernement ait été un temps pendant lequel les grandes puissances d'argent l'aient porté dans leur cœur.

J. Baudrier — Il n'était donc ni pour le capitalisme, ni pour le prolétariat...

A. Malraux — Il n'aurait pas posé la question sous cette forme. Il y a quelque chose, aujourd'hui, d'un petit peu agaçant chez les intellectuels, c'est qu'ils ne peuvent,

même quand ils sont antimarxistes, poser un problème intellectuel fondamental autrement qu'en termes marxistes. Après tout, depuis que le monde est monde, il y a eu un certain nombre de conceptions de l'Histoire... Il n'y a pas eu uniquement le marxisme. Alors, un homme comme le général de Gaulle, évidemment, n'a jamais rencontré le marxisme que d'une façon épisodique. Il le connaissait. Je ne dirai pas qu'il le connaissait bien; je ne crois pas qu'il ait passé sa vie à étudier Marx, mais, enfin, il en connaissait certainement les grands axes. Ce qui était capital pour lui dans l'affaire marxiste, c'était – et il avait bien raison – la propriété collective des moyens de production. Or, ce domaine-là lui était plutôt agréable. Je veux dire : il n'était pas dans la nature du général de Gaulle de trouver que la propriété privée était mieux que la propriété nationale.

J. Baudrier — Parmi les thèmes que vous avez abordés, il y a celui des intellectuels...

A. Malraux — De Gaulle et les intellectuels... Qu'est-ce que la pensée française peut faire pour la France et qu'est-ce que l'esprit peut faire pour les hommes ? Et puis un autre élément historique, dont vous vous souvenez peut-être, à la fin, qui est très important : le monde est en face de quelque chose... le monde est à fond de course...

Mais, enfin, de Gaulle était-il tellement découragé ? Tantôt il dit : «C'est fini, le destin, ce que nous avons appelé grandeur, c'est fini». Mais, un peu plus tard, il pense que «la France étonnera encore le monde». Il y a les deux plateaux de la balance, et cette idée : «La France est touchée d'une façon terrible», non pas du tout parce qu'elle ne veut pas faire l'Europe, mais parce que l'Europe, telle qu'on veut la concevoir – c'est-à-dire l'Europe sur des bases démocratiques, quand la démocratie n'a plus de force – l'Europe, telle qu'on veut la concevoir, est une chimère. Par conséquent, la France sera touchée d'une façon terrible par le fait que l'Europe sera la folie des pays européens... Et vous vous souvenez qu'il y a un moment où il dit : «Oui, les Français veulent mettre leurs pantoufles, mais il n'y a pas que la France qui veut mettre ses pantoufles, il y a le monde entier».

J. Baudrier — L'absence d'un grand dessein, d'un dessein à long terme...

A. Malraux — En gros, son idée était tout de même : nous sommes partis du désordre qui s'appelle la guerre pour arriver à quelque chose qui sera le monde nouveau, qui ne sera pas celui de... mettons, de 1918. Et il n'y a pas de doute que, dans les dernières années, il avait le sentiment que c'était la civilisation européenne entière qui était touchée.

J. Baudrier — Il a dit : «La démocratie nouvelle est à créer...»

A. Malraux — Absolument.

J. Baudrier — Et vous pensez la même chose ?

A. Malraux — En somme, on voit bien ce que ça veut dire. Là, dans son esprit, c'est tout à fait clair. La démocratie telle que l'entendent disons 80 % des gens qui n'y ont pas du tout réfléchi, c'est... appelons ça une démocratie électorale. Cette démocratie électorale a eu, à une certaine époque de l'Histoire, une importance considérable, mais elle n'est pas une chose éternelle; nous n'allons évidemment pas expliquer le XII^e siècle par la démocratie électorale... Alors son sentiment c'était déjà : l'Etat nouveau, la nation nouvelle ne peuvent plus reposer sur l'ancienne démocratie, il faut trouver autre chose. Or, n'oubliez pas qu'il était antitotalitaire, donc il n'y avait pas la solution Staline, d'un côté... et il pensait que si on arrivait à refaire réellement les nations sur des bases qui ne fussent pas le capitalisme ancien, on trouverait, par l'action même, la forme d'une autre démocratie.

J. Baudrier — Sa conviction, depuis mai 1968, comme la vôtre d'ailleurs, c'est que nous vivions une crise de civilisation.

A. Malraux — Oui, c'est pour ça que vous avez les passages assez inattendus où il m'interroge sur les hippies... Je m'étais dit au début : «Mais pourquoi est-ce que cette question l'intéresse ?» Je pensais plutôt à un élément, comme l'appellerai-je ? plastique... enfin les costumes, etc. Après j'ai compris que ce n'était pas du tout ça qui l'intéressait; c'était ce qui, dans le mouvement hippie, est le refus de la civilisation et sur un plan beaucoup moins politisé que, disons la contestation de mai...

Je lui avais dit : «Je pense que l'une des notes les plus importantes de Nietzsche, au moment de devenir fou, c'est la note dans laquelle il dit : "Est-ce que le nihilisme ne

va pas remplacer la religion ?” Est-ce que l’Absurde ne peut pas jouer le rôle capital que joue, disons, dans l’âme humaine, notamment dans l’âme de la jeunesse, la religion dans les siècles précédents ?» Et la note de Nietzsche l’avait beaucoup frappé. Je crois qu’il était très frappé par le problème de la jeunesse dans son ensemble. Et là aussi, il ne voyait pas tellement de solutions.

J. Baudrier — Mais n’était-ce pas ce que vous appelez «la défaillance de l’idéal», «l’irresponsabilité de l’Intelligence» ? Je crois que c’était une grande préoccupation...

A. Malraux — Oui, c’est lui qui dit ça : «Il faut que l’intelligence redevienne responsable». Il y attachait beaucoup d’importance. Il voyait cela comme un fait d’avenir certain.

J. Baudrier — Dans votre livre, vous nous révélez un autre de Gaulle et vous dites, d’ailleurs, que vous avez voulu montrer un général de Gaulle qui ne serait pas le général de Gaulle historique, un de Gaulle plus familier; d’ailleurs vous êtes très sensible à l’atmosphère de Colombey...

A. Malraux — Oui, mais le mot «familier» ne me paraît pas tout à fait exact, parce qu’il n’était pas familier... La grande différence avec l’Elysée, ce ne sont pas les boutades, l’humour noir, etc. Parce qu’à l’Elysée ce côté-là était très fort, n’est-ce pas ? Lorsque Brigitte Bardot arrive avec un très joli costume à brandebourgs et qu’il me dit : «Veine, un soldat», ce n’est quand même pas particulièrement le général de Gaulle transformé en statue équestre. Il a toujours eu un côté «ironiste». Il y a quelque chose de plus détendu à Colombey, mais ce que j’ai appelé autrefois la «distance» qu’il y avait toujours entre lui et qui que ce fût, demeurait à Colombey.

J. Baudrier — Pourtant il était là, dans le cadre où vous ne l’aviez jamais vu : il était question d’un chat, à différentes reprises.

A. Malraux — Les animaux, c’était nouveau... Autrefois, je crois qu’il avait un chien à Colombey, mais on ne le voyait pas, alors que le chat, «Gris-Gris» était un lutin; il faisait partie de la maison. D’ailleurs le Général en parle à plusieurs reprises, et il a eu cette phrase si étonnante quand je lui ai dit : «Où en êtes-vous avec les chats ? Il m’a répondu : «Ils n’ont pas peur de moi... »

J. Baudrier — Vous racontez des histoires de chats.

A. Malraux — Ah ! il y a toute une série d'histoires de chats... A ce moment-là, ça l'avait amusé, et moi aussi, parce que c'était le moment où on venait de faire une découverte... celle-ci : on a toujours cru que la bataille d'Azincourt avait été perdue par les Français parce que la pluie avait détrempe les cordes des arcs français, alors que les Anglais avaient des arcs protégés par des boîtes. Or, on n'a jamais retrouvé une seule de ces boîtes.

Les spécialistes ont donc commencé à se dire : «Mais qu'est-ce que c'est que cette drôle d'histoire ?» Et alors, au moment de ma conversation à Colombey, on venait de trouver, en Angleterre, des textes qui disaient qu'il ne s'agissait absolument pas des cordes, il s'agissait de ceci : au moment où l'armée anglaise se met en ligne, une de ces hordes incroyables de rats, qui parcouraient l'Europe par centaines de millions, est arrivée. Comme les Anglais avaient des capitaineries de chats et des groupes de cent chats, les rats n'en ont pas eu peur, ils étaient beaucoup plus nombreux, ils les auraient mangés, mais ils avaient des «radars» : ils ne pouvaient pas supporter l'odeur, ils ont contourné l'armée anglaise et ils sont arrivés sur l'armée française... Comme les cordes des arcs, à l'époque, étaient toujours graissées, ils se sont mis à manger les cordes... Alors, la chevalerie anglaise a commencé à avancer. Normalement elle aurait dû être reçue par les flèches françaises, mais il n'y avait pas de flèches parce qu'il n'y avait plus d'arcs...

Alors ça a l'air d'un gag... ça pose un problème assez passionnant... Comment a-t-on pu dresser autant de chats ? Car, avoir un chat, c'est facile, mais cent chats, c'est autre chose.

N'oubliez pas qu'il y a une chose bien plus importante qu'Azincourt, c'est la peste noire, la bombe atomique d'alors, puisque la moitié de la Chrétienté est morte sur le passage des rats. Et si on a pu sauver la Chrétienté, c'est que les Vénitiens ont apporté d'Egypte d'immenses cargaisons de chats. Aujourd'hui, aucun d'entre nous ne pourrait prendre cinq cents chats et les emmener... Impossible...

J. Baudrier — Vous avez parlé d'autres problèmes militaires et de grands héros, de Napoléon surtout...

A. Malraux — Il parle assez longuement de Napoléon... Ce qui est intéressant c'est le moment où le général de Gaulle me dit de Napoléon : «Il y a une chose fort importante, avec lui, c'est ce qu'il a fait des Français...»

J. Baudrier — De Staline il vous a dit que la pensée de Staline qu'il retenait...

A. Malraux — «C'est toujours la mort qui gagne.»

J. Baudrier — Oui... Mais n'aviez-vous pas eu le sentiment qu'il était très obsédé par la mort au cours de cette conversation ?

A. Malraux — Obsédé ne serait pas le mot, car il était extrêmement dominateur de sa propre pensée... Il était hanté par la France. La mort, c'était autre chose. Je crois qu'elle était devenue, dans une certaine mesure, un sujet de réflexion, à cause des *Mémoires*.

J. Baudrier — Il vous a dit qu'il voulait expliquer ce qu'il avait fait, que c'était simple...

A. Malraux — «Il faut qu'on sache ce que moi j'ai voulu...» Dans son esprit, c'était un témoignage au sens absolu.

J. Baudrier — Mais il a eu cette phrase, il vous a dit : «Malraux, au fond, de vous à moi, est-ce la peine d'écrire ces *Mémoires* ?»

A. Malraux — C'était assez émouvant, mais après coup je me demande si c'était une vraie question ou si ce n'était pas une chose bien plus simple que nous trouverions tous banale si ce n'était pas le général de Gaulle, c'est-à-dire le désir d'être encouragé ! Je crois qu'il avait assez de plaisir dans l'élément de chaleur qu'il trouvait quand je lui disais : «Mais c'est indispensable : si vous ne les faites pas, d'autres les feront...» Nous parlions de Napoléon, je lui ai dit : «S'il n'y avait pas le *Mémorial*, il y aurait tout de même Bertrand et beaucoup d'autres. Alors je ne vois pas l'avantage, pour la mémoire de Napoléon, et même pour la France, à avoir une image de Napoléon qui se définisse

par tout le monde, sauf par lui.» Alors il m'avait répondu qu'il était d'accord, qu'en effet il y avait, pour les choses de l'Histoire, une certaine nécessité du témoignage.

J. Baudrier — Oui, mais j'ai trouvé quand même qu'il y avait une sorte de mélancolie, de détachement qui s'exprime bien dans cette phrase : «Pourquoi écrire ?»

A. Malraux — Il n'y a pas de doute. D'abord, il devait y avoir des choses physiques, un homme qui, comme lui, a énormément travaillé pendant douze ans d'affilée, se retrouve à la campagne avec un seul travail qui est le travail où on se bat avec soi-même, parce qu'écrire, on est toujours deux, soi et...

J. Baudrier — Oui, il parle de sa difficulté d'écrire.

A. Malraux — Oui, je pense qu'il y a une différence. Il était dans sa nature par exemple quand il allait faire de grands voyages, de prendre sur lui, de pousser la fatigue jusqu'au dernier degré. En écrivant, non : il disait qu'il ne pouvait pas écrire plus de cinq heures à la suite. Donc, nous passons d'une vie de plus de dix ans d'un travail continu et considérable, à une vie de cinq heures de travail par jour. Alors ça explique aussi quelque chose que je n'appellerai certainement pas le découragement, mais certainement un éloignement.

J. Baudrier — Il y a une phrase qui m'a beaucoup frappée dans votre entretien avec lui. Le général de Gaulle vous a dit : «Ce que nous avons voulu, entre vous et moi, pourquoi ne pas lui donner son vrai nom : la grandeur ?» Qu'était-ce la grandeur pour lui ?

A. Malraux — L'honneur de la France.

J. Baudrier — Comment expliquez-vous la fascination que le général de Gaulle a toujours semblé exercer sur vous-même ?

A. Malraux — Ah ! Je ne crois pas qu'il y ait eu fascination. Il était, à mes yeux, un homme de l'Histoire. Eh bien... il n'y a pas foule ! Je n'en vois tout de même pas beaucoup – je parle des Français – en face. Parce qu'alors, tout de même, je n'ai pas parlé de Mao comme d'un petit promeneur. Mao c'est un grand homme.

Qui, parmi les vivants, a l'ampleur qui a été celle de Gandhi, de Staline, de Lénine ? Enfin ! Il y a vingt ans nous aurions pris tranquillement un petit papier et puis nous aurions mis certainement six noms. Aujourd'hui, alors, sur le plan Histoire – H Majuscule , Histoire mondiale – le seul qui reste c'est Mao.

J. Baudrier — C'est ce que vous appelez «les funérailles d'un monde ?»

A. Malraux — Oui. C'est le Général qui dit ça.

J. Baudrier — Quand vous êtes parti de Colombey, est-ce que vous avez eu le sentiment que c'était peut-être la dernière fois que vous aviez une conversation de ce genre avec le général de Gaulle ? L'idée de la mort était tellement proche pendant cette conversation. Est-ce que vous y avez pensé ?

A. Malraux — Pas tellement à la fin, car, vous voyez, à la fin il revient sur le problème de la France et de l'Europe, et ça m'avait beaucoup frappé parce qu'il n'a jamais écrit que la France pouvait être touchée, d'une façon terrible, par l'impossibilité qu'aurait l'Europe de se faire, il ne l'a jamais écrit.

Le moment de l'autre nature, c'est quand, regardant les étoiles, il me dit : «Elles me confirment l'insignifiance des choses». Mais la conversation sur l'Europe, au contraire, ça ressemblait plutôt au temps où il était au pouvoir.

J. Baudrier — Et c'était très pessimiste.

A. Malraux — Oui, Tout l'entretien était très pessimiste. Mais ça, alors, je vois tout de même un peu pourquoi. Le général de Gaulle pensait énormément aux choses auxquelles il était en train de penser pour ce qu'il écrivait. Alors, celle-là, à ses yeux, impliquait un pessimiste. En même temps, il ajoutait : «La France étonnera encore le monde, mais plus tard.» Et ça veut dire qu'ayant dit ça, il re-réfléchissait à quoi ? A ce qu'il était en train d'écrire et non pas à plus tard. Supposons qu'il ait fait un chapitre dans le dernier volume – il voulait le faire, et ça s'appelle *Mémoires d'espoir* – qui eût été uniquement : «Eh bien, maintenant, voilà ce que j'ai à dire aux Français sur l'espoir que je mets dans la France». Je pense que la conversation eût été assez différente.

J. Baudrier — Est-ce qu'il vous a parlé de cet espoir qu'il mettait dans la France ?

A. Malraux — C'était en quelque sorte donné d'une façon permanente, mais, en même temps, assez enrobée... Voyez-vous, on ne peut pas prendre ce que j'ai écrit comme une sorte de constat de mort de la France. C'est impossible. Ce n'était pas dans son esprit, ça n'était pas dans le ton de sa voix. Mais on ne peut voir les choses comme il les voyait en 58 où la situation, pour lui, était bien plus difficile que n'eût été le référendum, n'est-ce pas... Il n'était pas du tout obligé de dire pour le référendum qu'il se mettait en jeu. Seulement, alors c'était quelque chose d'excessivement profond chez lui, il avait une idée que ce qui fait l'Homme de l'Histoire, c'était de se mettre en jeu, toujours, sur ce qui concernait le pays.

J. Baudrier — Dans le destin de Charles de Gaulle, Homme de l'Histoire, qu'est-ce qui restera à vos yeux ? Qu'est-ce qui est le plus important à vos yeux ?

A. Malraux — Rien n'est plus important, dans l'Histoire du monde, que de faire partie des gens qui ont été capables de dire non. Le plus grand personnage de l'Histoire du monde, c'est Antigone. Vous vous souvenez, Créon lui dit : «De quel droit es-tu venue enterrer tes frères contre la loi ? Puisque l'un a combattu pour la cité et l'autre contre elle, il y en avait un qui avait tort». Et elle répond : «Je ne suis pas venue sur la terre pour partager la haine, je suis venue pour partager l'amour.»

J. Baudrier — C'est l'homme du 18 juin, l'homme du refus...

A. Malraux — Dire non, pour un peuple entier, et assumer quelque chose que ce peuple, après, imagine comme ayant été l'honneur qu'il a, lui, assumé, c'est une des plus grandes choses qu'un homme puisse faire.

Vous savez, il pose un peu la même question quand il me demande : «Mais qu'est-ce que vous appeliez le gaullisme ?» Et je lui réponds : «Les gens qui ont parlé de gaullisme, c'était tout simplement des gens qui pensaient que vous étiez comme vous étiez; que vous aviez raison ou que vous aviez tort, mais que vos motifs n'étaient pas les motifs des politiciens».